

AVIGNON → COUR D'HONNEUR

Arnolphe ou le calvaire d'une âme solitaire

Pierre Arditi et Didier Bezace, ensemble, font de cette "Ecole des femmes" un spectacle d'une force et d'un déchirement infinis

Certains peuvent penser que *L'école des femmes*, dans la vision très "intime" qu'en donne Didier Bezace, se perd dans l'immensité de la Cour d'honneur. Ce décalage entre la précision de l'analyse psychologique d'un seul homme et la présence, face à lui, de plus de deux mille spectateurs est pourtant le cœur même, semble-t-il, du propos du metteur en scène. Comme si tout était fait pour converger vers l'instant où, la salle s'allumant, Arnolphe s'aperçoit que, depuis le début, depuis toujours, il est seul contre tous.

On savait que la grande affaire de cette *Ecole* avignonnaise était la solitude d'Arnolphe. Solitude physique, solitude morale, solitude voulue autant que subie. Il était difficile d'imaginer que, par la grandeur d'un comédien, superbement soutenu par son metteur en scène et ses partenaires, le texte de Molière, si souvent entendu, prendrait cette dimension. On est loin d'une relecture, mais il y a là une lecture tellement attentive, tellement profonde, que les mots prennent tout leur sens.

Pierre Arditi a des accents tragiques traversés soudainement par les situations ridicules qu'il doit affronter et qui sont un écho aux regrets de Molière dont la véritable ambition était d'être tragédien mais qui devait se résoudre à décrire la comédie humaine.

Blessé, crucifié, brûlé au plus intime de son âme par cet amour qui le dépasse, par cette volonté de mener le monde et de le défier, par cette sorte de fanatisme qu'il incarne - il est le prédicateur, le gourou, le maître qui veut faire plier



Pierre Arditi, blessé, crucifié, brûlé au plus intime de son âme et Agnès Sourdillon qui à force d'innocence, frôle la perversité dans la version "bezacienne" de "L'école des femmes". (Photo Bruno Souillard)

Agnès (qu'elle est forte cette image de la jeune femme s'enfonçant à ses pieds jusqu'à disparaître, niée dans sa présence même) il est l'Incompris. Son attitude est indéfendable, mais sa souffrance en fait un homme fraternel, malgré tout.

A ses côtés, les autres jouent et se jouent de lui : Horace (Olivier Ythier) qui, manifestement et cela est terrible, n'est pas dupe et manipule à son tour en sachant qu'il confie Agnès à son rival, jeu dange-

reux mais qui le place d'emblée dans le camp des "héros"; Agnès justement, magnifique Agnès Sourdillon qui, à force d'innocence, frôle la perversité, dans le ton, dans le geste, dans l'émoi.

Il faudrait aussi souligner le comique des scènes qui n'appellent aucun autre traitement - celle du notaire, celles des valets - et qui renforcent le calvaire qui attend Arnolphe. Il faudrait aussi parler des voix "off", du dispositif scénique,

de son économie autant que de sa subtilité, qui révèlent autant que des mots l'état des personnages. Il faudrait analyser chaque scène, chaque image, jusqu'à ce dénouement artificiel mais que Didier Bezace a rendu si lisible, où sur le plateau, Arnolphe redevient ce voyageur solitaire qui traverse la vie en dehors des autres, dans l'espace mental qu'il s'est construit, où nul désormais ne peut le rejoindre hormis l'image d'une petite fille dont il voulait faire sa créature mais qui joue ans lui pour l'éternité...